

L'ART COMME

Focalisée sur l'humain et ses excès, la collection Francès rend hommage dans sa dernière exposition aux artistes qui documentent les passions, dérives et violences politiques. Le couple agit via une fondation à leur nom qui achète ou commande les œuvres, qu'il s'agisse de peintures, de sculptures, de photos... Le binôme fonctionne au consensus.

REPORTAGE : FRÉDÉRIC BRILLET



ENGAGEMENT POLITIQUE



(En ouverture) **Seon-Ghi Bahk**, *Stairway Charcoal*
Sculpture, 2007, fils de nylon
et charbon.

(Ci-contre) **Ward Yoshimoto**, *I'll Be Home for Christmas*, 2006,
assemblage de médias
mixtes, 231 x 58,4 x 43,2 cm.

Tout est politique! » Claquant en lettres blanches sur fond rouge, le slogan emblématique de mai 68 barre en diagonale l'affiche apposée à l'entrée du 21, rue Georges-Busseau, à Clichy (Hauts-de-Seine), où se tient la nouvelle exposition de la Fondation Francès. Le décor est raccord avec le slogan : le bâtiment en briques rouges qui accueille cet événement a longtemps abrité une usine. La graphie revendicative de l'affiche évoque l'esprit de l'époque. Sans oublier Clichy : autrefois ouvrière et maillon de la « ceinture rouge », cette ville a été partie prenante des grandes grèves de mai 68.

Reste que l'exposition, visible jusqu'au 7 février 2026, à Clichy, puis sur le site de Senlis (Oise), dépasse le cadre historique qui a vu naître ce slogan. En puisant dans leur collection de quelque 900 œuvres rattachées à la fondation qui porte leur nom, Estelle et Hervé Francès ratissent bien plus large.

UNE FONDATION GÉRÉE EN BINÔME

Créée en 2009 par Estelle et Hervé Francès, la fondation d'entreprise du même nom, qui héberge quelque 900 œuvres et 250 artistes, propose des expositions gratuites sur rendez-vous (Fondationfrances.com).

● Elle se déploie sur deux sites, dans une maison située dans le centre historique de Senlis (Oise) et dans le bâtiment de Clichy (Hauts-de-Seine) où l'agence Oko a emménagé. Cette dualité traduit la volonté du couple d'amener l'art là où on ne l'attend pas : dans l'intimité d'un foyer et au cœur d'un espace de travail. Les œuvres résultent d'achats de la fondation, mais aussi de commandes faites à des artistes. Les époux Francès mènent en commun cette fondation, en parallèle de leurs autres activités. Estelle a fondé Arroi, une agence d'ingénierie culturelle. Hervé dirige l'agence de communication Oko.

Le couple acquiert 30 à 50 pièces par an, essentiellement dans les galeries, pour un budget allant de 10 000 à 100 000 euros par pièce. « Nous sommes des entrepreneurs, pas des héritiers et nos revenus sont aléatoires. » Pour financer la gestion et la diffusion de la collection, la fondation dispose pour sa part d'un budget de 300 000 euros sur cinq ans, dont l'actuel court jusqu'en 2026.

A Clichy, ils présentent une cinquantaine d'artistes internationaux contemporains, dont la plupart n'ont pas connu mai 68, mais qui livrent « *un regard sans complaisance sur le pouvoir, la violence, l'engagement et la liberté* », présente le livret d'accueil.

Ces œuvres s'inscrivent dans la ligne directrice des acquisitions du couple. Qu'il s'agisse de peintures, sculptures, photos ou installations, Hervé et Estelle Francès documentent avec leur collection l'humain et ses excès en tous genres, notamment politiques : abus de pouvoir, violence dans le champ politique et social, contestations, luttes et résistances... Hébergée dans les murs de l'agence de communication Oko fondée par Hervé Francès, l'exposition actuelle dénonce les dérives de la politique pour mieux s'ériger en défenseuse de la démocratie et des droits de l'homme, menacés de toutes parts. « *Alors que tout est politique, beaucoup de gens s'en désintéressent. Ils votent moins, mais se radicalisent du fait de l'hystérisation des débats* », s'inquiète notre couple de collectionneurs.

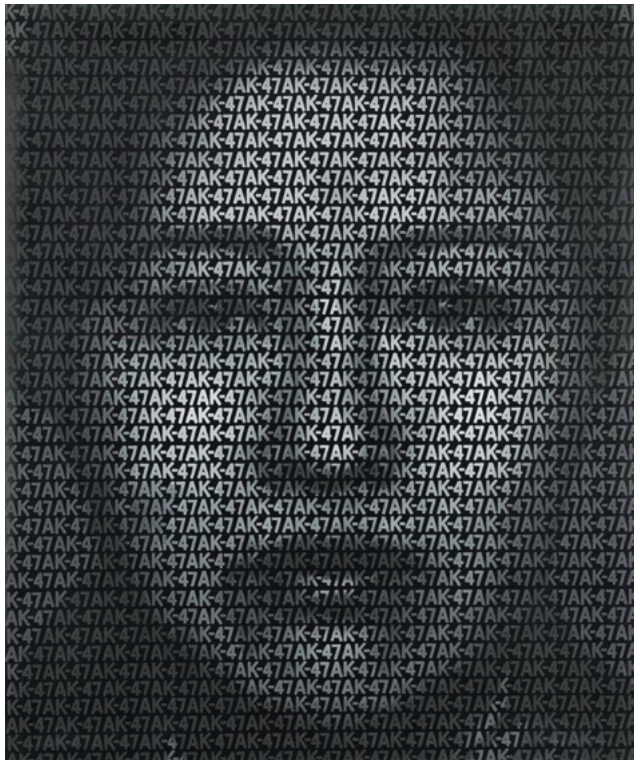
A peine la porte de l'agence franchie que le regard se porte sur une réalisation spectaculaire de Robert Gligorov. L'artiste de Milan montre la sculpture en silicone d'un homme dénudé, en taille réelle, porté par un chariot élévateur. Le tout évoque une figure christique. Bien qu'elle ne fasse pas partie de l'exposition mais de la collection permanente, cette pièce installée à demeure dans l'agence est éminemment politique. Elle rend, en effet, hommage aux ouvriers italiens du BTP sacrifiés sur l'autel de la croissance économique : « *Gligorov l'a créée à la suite du scandale de l'amiante, dont la société de matériaux de construction Eternit a été rendue responsable dans ce pays. Pour avoir enfreint massivement les règles sanitaires et environnementales liées à l'utilisation de ce matériau, Eternit aurait causé la mort de quelque 3 000 personnes* », explique Hervé Francès. L'exposition temporaire s'ouvre en fait sur *Atlantes*, une grande huile sur toile du Cubain José Angel Toirac qui peut se lire comme une allégorie politique. Représenté de trois quart



(Ci-dessus, de gauche à droite) **Agatoak Ronny Kowspi**, sans titre, 2012, acrylique sur papier, 41 x 59 cm.

Jonathan Callan, *America the Beautiful*, 2008, livre sculpté, 61 x 82 x 12,5 cm. Prix d'achat : entre 4 000/7 000 euros (en 2008).

(Ci-contre) **Zhang Dali**, *AK-47 (29)*, 2002, acrylique sur vinyle, 180 x 150 cm. Prix d'achat : entre 5 000/8 000 euros (en 2006).



dos, Fidel Castro se recueille devant un monument dédié à Salvador Allende, assassiné lors du coup d'Etat de Pinochet. L'artiste puise dans les archives officielles les multiples mises en image du dirigeant cubain, dénonçant implicitement le culte de la personnalité dont il a été l'objet. Mais la composition de la scène, avec le Lider Maximo presque collé au mur du monument, peut aussi suggérer l'impasse économique et politique dans laquelle il a conduit son pays.

Des artistes en guerre contre la guerre

– Caustique, le Français Martin Le Chevallier déploie plus loin un polyptique de seize peintures à l'huile sur bois illustrant le programme du candidat Nicolas Sarkozy en 2007, dans un style inspiré de l'art naïf à travers des saynètes. « *Le retour de l'évadé fiscal* » représente ainsi Johnny Hallyday revenant de Suisse valise (de billets ?) en main.

On découvre, au fond du hall d'accueil, *America the Beautiful* : c'est à la fois le titre d'un hymne patriotique américain, de l'œuvre grinçante de l'Américain Jonathan Callan et du livre qu'il a maltraité avant de le présenter sous verre. Publié par le *Reader's Digest* dans les années 1960 à en juger par la typographie, cet ouvrage, censé glorifier la beauté et la grandeur de l'Amérique, a été patiemment sculpté à la gouge par l'artiste qui en a éparpillé des débris autour. Comme si l'Amérique était rongée ou pourrie de l'intérieur par une maladie ou des parasites qui l'empêchaient de tenir ses promesses.

La violence appelant la violence, le Français Alain Declercq a tiré 4 450 tirs très précis de carabine sur un grand panneau de mélaminé blanc où les trous laissent deviner en mode pointilliste le visage souriant de Condoleezza Rice. Sous le prétexte fallacieux d'armes de destruction massive, la Secrétaire d'Etat avait soutenu, sous la présidence de George W. Bush, la seconde guerre d'Irak. Elle devient ici la cible du plasticien qui exécute d'un seul geste le portrait et la femme politique, caution d'une guerre injuste qui a causé des dizaines de milliers de morts. Et de la condamner à disparaître, comme le suggère l'intitulé de son œuvre (*Rest In Peace/Rice*).

Singin' in the Rain s'en prend également aux Etats-Unis, mais dans un registre plus gore. Le Belge Johan Muyle confronte dans cette installation un symbole du soft power américain à la brutalité de la guerre. Sur une structure métallique, il agrège un écran vidéo, des composants électroniques, des détecteurs et ampoules. Quand on appuie sur un bouton, l'extrait de la célèbre comédie musicale américaine s'interrompt pour laisser place à la vidéo d'un Hummer américain explosant dans le désert durant la guerre du Golfe, tandis qu'un liquide figurant une pluie de sang se déverse en continu devant l'écran.

Après une entrée en matière aussi brutale, on peine à croire que l'on se trouve dans une agence de communication où les considérations commerciales amènent généralement à privilégier une esthétique qui ne dérange personne. « *Bien sûr, on aurait pu orner les murs des visuels de nos campagnes comme cela se fait ailleurs. Mais cela pousse à la redite.* » Les époux se rejoignent dans leur goût pour l'art transgressif et



engagé. Estelle Francès l'a acquis par sa mère artiste, Hervé en devenant créatif en agence. Amorcée au début des années 2000, leur collection se construit par consensus : « *Pas une seule acquisition n'a été décidée sans consentement mutuel, ce qui requiert parfois de longues discussions.* »

La visite se poursuit au premier étage dans un registre plus léger avec une photo de Paris Hilton. Mais, à une époque où les influenceurs colonisent le champ politique, sa présence n'a finalement rien d'incongru. Le photographe américain David LaChapelle la met en scène dans une tenue provocante, entravée par le câble d'un micro qui la relie à son audience. Comme prise au piège de son image publique qui lui dicte de dire ce qui lui rapporte de la publicité ou de la popularité.

Une réflexion sur le rôle sociétal de l'art

— Au deuxième étage, *Tout est politique* rend hommage à des artistes mobilisés pour sensibiliser l'opinion aux enjeux politiques et sociaux du sida. Avec ses clichés en noir et blanc, Brian Weil a documenté les souffrances qu'enduraient les malades stigmatisés avant la découverte de traitements efficaces. Le photographe Spencer Tunick s'inscrit dans un registre similaire avec son cliché noir et blanc de 1997 intitulé *New York* : en plein Manhattan, une centaine de corps nus couchés sur le sol alertent sur l'hécatombe du sida à travers un « die-in » typique de l'époque.

Plus récente, la peinture signée par Arnaud Labelle-Rojoux en 2023 montre un personnage stylisé avec une jambe artificielle à côté duquel on lit « *Art Is Not Enough* ». Là encore, il s'agit d'une allusion à l'épidémie : au tournant des années 1990, un collectif d'artistes newyorkais recourait régulièrement à ce slogan dans ses œuvres, soulignant les limites de l'art qui accompagnait la mobilisation militante mais ne suffisait pas à sauver les vies. « *The wheels on the bus go round and round, round and round... all day long* » : les frères Jake et Dinos Chapman empruntent le nom de cette comptine enfantine



(De gauche à droite) **Martin Le Chevallier**, *NS*, 2007, polyptique (ensemble de seize peintures à l'huile sur bois montées sur châssis), 246 x 250 x 100 cm. Prix d'achat : entre 20 000/25 000 euros (en 2007). **Alain Declercq**, *Rest In Peace/Rice*, 2007, 4450 tirs de carabine 22 long rifle sur mélaminé, 150 x 150 cm. Prix d'achat : entre 12 000/15 000 euros (en 2007).

pour nommer leur installation faite de fibre de verre et plastique. Il faut la regarder de très près pour en saisir le sens. Apparaît alors un charnier composé de personnages minuscules qui s'entremêlent, formant un paysage de guerre sur lequel roule une roue faite de chairs entremêlées. Les personnages deviennent ainsi les rouages d'une machine sociale aliénante.

Plus loin, le couple Francès attire notre attention sur une œuvre du Chinois Zhang Dali, qui a réalisé une centaine de portraits noir et blanc d'hommes et de femmes avec la mention AK 47 (la fameuse kalachnikov), répétée à l'infini en petites lettres sur leurs visages. Cette série de portraits anonymes constitue un hommage aux victimes civiles de cette arme. « *Du fait de son ancienneté et de sa large diffusion, la kalachnikov a tué plus d'humains depuis sa création en 1947 que n'importe quelle autre arme* », rappellent Hervé et Estelle Francès.

Pour alléger les souffrances humaines, on en vient toujours à enterrer les morts et à réparer les vivants écrivait Tchekhov. C'est justement le sens du travail du Français Kader Attia, qui présente ici *Reparatur #3*. Sur un miroir brisé, couturé d'un fil de fer qui le maintient, le regardeur observe le reflet de son visage barré d'une cicatrice. Chacun pourra donc y voir le reflet de ses propres traumatismes qu'il a fallu surmonter pour se réparer.

Dans cette collection dense et forte, centrée sur la figure humaine, les œuvres qui sortent de ce cadre sont très rares. Elles n'en attirent que plus l'attention, comme cette intrigante et très poétique sculpture de Seon-Ghi Bahk, *Stairway Charcoal Sculpture*. Le long d'un mur, le Sud-Coréen a assemblé des morceaux de charbon de bois placés à des hauteurs différentes et suspendus au plafond par des fils de nylon quasi invisibles. L'ensemble figure un escalier éthéré, avec des marches flottant dans l'air qui s'élèvent vers le haut. Hervé et Estelle Francès y voient, pour leur part, une « *allégorie du chemin de la vie et de sa fragilité* ». On ne saurait mieux dire.